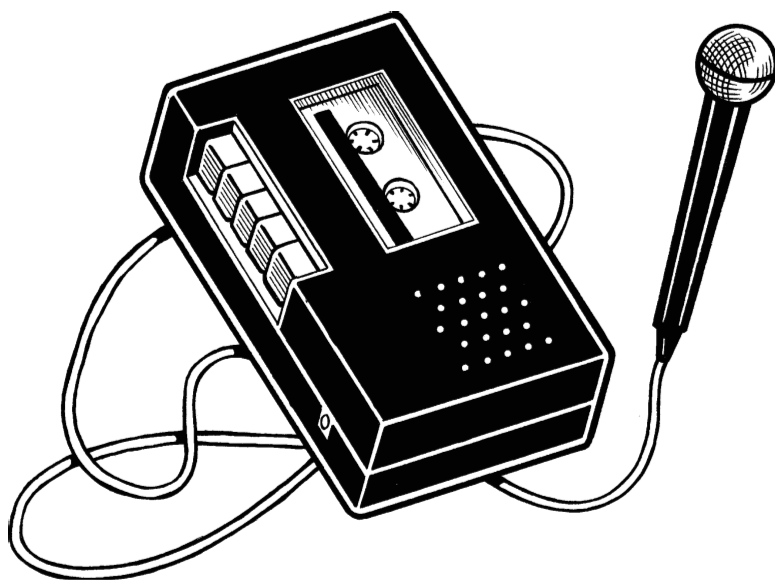


# COEUR DOUBLE

numéro 16

## À QUI VEUT L'ENTENDRE



Cégep du Vieux Montréal

**CANIF**

Décembre 1999

**CANIF**

*Je me mis à faire les cent pas dans la cuisine m'arrêtant de temps en temps pour aller lire quelques-unes des feuilles qui jonchaient le parquet dans la chambre. Je n'essayais pas vraiment de réfléchir. Je sentais que les mots « cœur double » éveillaient en moi une émotion un peu trouble, alors il valait mieux attendre. Parfois les mots font leur chemin tout seuls : il faut les laisser faire, leur donner le temps. Quelques images tout à coup arrivèrent à la surface.*

Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*

**Les textes de ce seizième numéro de CŒUR  
DOUBLE ont été écrits par des étudiants du  
cours « Communication médiatique ».**

**Professeure : Déane Carrier**

**Illustration de la couverture : François Caillé  
Illustrations des chapitres : Dominique Nadeau**

## **À la recherche de la passion**

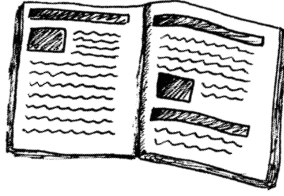
Cette année, j'ai eu l'idée de faire plonger mes élèves tête première dans le monde des communications. Je leur ai demandé de réaliser une entrevue qui leur permettrait ensuite de tracer le portrait de quelqu'un qui s'était illustré dans un domaine particulier.

Pour des élèves de première session, le défi était de taille. D'abord, il fallait choisir la bonne personne à interviewer, ensuite trouver les bonnes questions, celles qui invitent à se révéler. Enfin, à partir de l'entrevue, il fallait faire des choix, souvent douloureux, et décider de mettre de côté une partie du matériel recueilli.

Les travaux des élèves m'ont permis de constater qu'ils se sont grandement investis dans ce projet. Pour en témoigner, voici des extraits d'entrevues ainsi que quelques portraits où vous verrez miroiter le reflet de leur passion.

*Déane Carrier*

# PORTRAITS



## Patrick Lamothe: la passion d'abord!

*La danse ne ment pas.*

*Quand quelqu'un bouge, tu vois toutes ses couleurs.*

Si vous n'avez jamais rencontré quelqu'un qui mord passionnément dans la vie, c'est que vous ne connaissez pas encore Patrick Lamothe. À 28 ans, il fait de la danse moderne depuis dix ans et il est maintenant danseur professionnel depuis cinq ans. Lorsqu'il danse, on dirait qu'il a des ailes... À voir son sourire lorsqu'il répond à mes questions, je sais très bien que la danse est sa vie.

C'est un peu grâce à l'école que Patrick en est rendu là. En effet, c'est au cégep qu'il découvre la danse et décide de continuer dans ce domaine. Mais pourquoi la danse moderne en particulier? «J'ai aussi fait du ballet classique et du jazz au cégep, mais je n'aimais pas vraiment ça. C'est dans la danse moderne que je ne me suis senti le moins restreint.»

Selon lui, la danse moderne signifie la liberté, le naturel, l'imaginaire. En étant chorégraphe, il veut créer, mais aussi faire partager sa passion, notamment aux jeunes. Chaque été depuis huit ans, il anime des ateliers de danse moderne au parc Lafontaine avec des jeunes de six à douze ans. «Je pense que les jeunes ont beaucoup de plaisir à danser. Ce qui est bien avec la danse moderne, c'est que les jeunes semblent être plus spontanés, contrairement au ballet classique. Ils ont moins peur de se tromper.» Patrick est aussi chorégraphe pour la troupe *Exit 505* du cégep du Vieux Montréal. Il y crée des chorégraphies explosives: «La force que nous avons à l'intérieur n'a presque aucune limite. J'aime faire des choses *rough* qui défoulent.» En effet, la chorégraphie de cette année promet!

Ce n'est pas seulement le fait de danser et de faire des chorégraphies qui plaît à Patrick, mais aussi l'aspect social de la danse. «J'aime faire des rencontres humaines, c'est magique ces moments-là.» Il me dit aussi que la

danse le rend libre et heureux. Ce n'est vraiment pas son genre de faire du «neuf à cinq» enfermé dans un petit bureau cinq jours par semaine. Les routines inexistantes, c'est sa définition de la liberté. «La danse me permet de vivre ce que je veux vivre.» Je n'ai pas de difficulté à le croire.

Chaque année, le Conseil des arts du Canada (CAC) offre une bourse pour un projet à saveur artistique. En 1998, Patrick a présenté un projet et c'est lui qui a obtenu la bourse. Je n'ai même pas besoin de lui demander ce qu'il en pense: ses yeux illuminés parlent pour lui. Félicitations!

## **Éloge à un esprit oxygéné**

Dans la petitesse de son gîte, au cœur de la ville, le chant de son oiseau se conjugue à la quiétude. Le mur ravagé par ses mains laisse place à l'espace, au vide, mais surtout, à la clarté du jour qui transcende l'appartement illuminant tout obstacle. Dans cet environnement, Mady prend plaisir à répondre aux questions de l'inquisiteur.

D'abord, mentionnons que la prononciation de la consonne «r» n'est pas sans difficultés pour l'enfant: la jeune Marie se simplifie la tâche en se surnommant Mady. Depuis, Mady est la signature de nombreux tableaux.

Née à Bonaventure, en Gaspésie, cette femme y dévoile pour la première fois, en 1985, son talent aux ravissements des curieux, exposant ses œuvres. Malgré un parcours sinueux, elle ne cesse de dessiner. Après un an d'études littéraires, elle quitte et termine une technique en graphisme, mais déçue, la met aussitôt au rancart. L'âme créatrice ne peut se résoudre aux contraintes de l'ordinateur, ainsi qu'à un avenir destiné à la conception de boîtes de conserves, ces petits contenants froids dénués de vie.

Or, si l'artiste s'exprime généralement sur papier au moyen du pastel sec, près de deux ans s'écoulent dans l'insatisfaction. Dorénavant, cette technique paraît désuète, ne traduisant plus les idées de Mady. L'année 1995 marque l'évolution vers un autre médium. La peinture à l'huile sur toile élargit les possibilités, apaisant une quête de liberté.

Ainsi, en travaillant la translucidité et la transparence, ce qui semblait invisible se convertit en mouvement, trouble et émoi. Esclave délivré, l'être humain abandonne son enveloppe, échappe aux barreaux, pour entrer en contact avec ses sentiments.

«J'essaie le plus possible de traduire directement l'émotion sur la toile», affirme-t-elle. De fait, elle s'inspire de la mort. «La mort, l'amour et

la vie sont les trois thèmes qui reviennent le plus souvent dans le tableau.» Car selon elle, la vie signifie la mort, partie intégrante de l'homo sapiens erectus.

Entre deux livraisons de sandwiches, son second emploi, la peinture et la campagne, l'étincelle d'un rêve brille. Émerveillée par la luminosité du ciel de Grèce, l'interprète des dessous humains chérit le rêve d'y habiter. S'imaginant face à la mer, tournant le dos aux montagnes, le soleil de Grèce lui paraît propice à la création. Une fièvre romanesque s'empare de sa parole, brûle sa langue pour célébrer ce pays.

Cependant, pourrait-on parler d'une passion? «Oui, c'est mon oxygène», dit la peintre. Plus qu'une passion, l'art agit tel un poumon. Quand elle ne peint pas, rien ne va, la respiration se complique. L'art se fait langage, mode de vie, moyen de vivre dans une société, d'être bien dans sa peau. Remède contre les maux de la ville, le pinceau lui confère ses bienfaits.

Bref, grâce à la peinture, l'appartement plongé au centre du zoo urbain, où la foule s'affole, préserve plénitude et béatitude. Semblables aux rayons de soleil d'outremer, les éclats qui parviennent à toucher la magnifique murale, accrochée dans la pièce centrale, seront bientôt tristes de la voir partir pour l'Allemagne avec les quatre autres œuvres qui y seront exposées.



*Gabriel Allard*

## **Un grand groupe**

**Vendredi 15 octobre**

**8h 48, salle du Granada, Sherbrooke**

Je monte un étroit escalier de béton, suivant pas à pas Roxanne Stock, responsable des promotions d'Indica, la compagnie de disques de Grimskunk. Elle me fait un signe de la main pour me dire de l'attendre à mi-chemin entre les deux étages : j'attends. Un autre signe m'indique que la voie est libre, je peux finalement pénétrer dans la loge de Joe Evil, claviériste-chanteur et d'Alain V de BC, batteur de la formation. J'entre, nous sympathisons, on m'offre une bière, j'actionne mon enregistreuse, et c'est parti...

### **Mais laissez-moi d'abord vous les situer.**

Grimskunk est un des groupes alternatifs les plus respectés au Québec. Parcourez la province en passant par la Gaspésie, l'Abitibi ou le Lac St-Jean, vous trouverez toujours des fans assidus du quintette montréalais. Formé en 1988, le groupe des «putois» est surtout connu pour son style de musique inqualifiable. Même les critiques les plus chevronnés n'ont su apposer un terme au son de Grimskunk, qui semble tantôt punk, tantôt ska, tantôt moyen-oriental. Si bien que seul Franz Shuller, le guitariste-chanteur du band, a réussi à étiqueter sa propre musique : le *World punk*. La formation est aussi reconnue pour ses textes crus et dénonciateurs, ne se gênant pas pour pointer du doigt les policiers, le racisme et évidemment le gouvernement.

### **Revenons à mon entrevue.**

Pour commencer, pourquoi Grimskunk ? Eh bien c'est évidemment en lien avec cette bonne vieille amie Marijuana. En effet, la drogue faisait partie intégrante de la vie des cinq jeunes hommes qui ont fondé Grimskunk à l'époque. Au début, leurs albums étaient souvent composés en collaboration

avec Mari. «Les drogues sont des genres de catalyseurs. Ça réveille les sens pis ça peut être très utile à la création», me révèle Alain en se réchauffant les chevilles. Il n'y pas que les joints qui les inspirent. Les nombreuses tournées qui les ont amenés à voyager à travers les Amériques et le vieux continent ont été très utiles à leur la créativité, notamment pour la chanson *La vache* qui a été composée dans le sud de la France.

### **Au départ, ils étaient six...**

Au départ, il y avait Franz, le guitariste-chanteur spirituel; Joe, le claviériste-chanteur endiablé; Peter, le guitariste talentueux; Boris, le sombre bassiste, mais il y avait aussi Simon Galipeau, leur gérant. «Dans le fond, c'était comme le sixième Grimskunk» me confie Alain. Malheureusement en 1997, il perdit la vie lors d'une de ses descentes du mont Royal. Équipé de son *longboard*, il dévalait la rue Côte-des-Neiges à des vitesses folles. Un jour, il calcula mal son temps d'arrivée à une intersection, une voiture le renversa et, du même coup, le tua. «Ostie que c'était niaiseux son affaire!», me dit Alain en terminant sa bière. Ce fut non seulement une immense perte pour le groupe qui a eu beaucoup de difficulté à s'en remettre mais aussi pour la musique underground québécoise. En pleine mi-vingtaine, Simon Galipeau était un des plus jeunes et un des meilleurs gérants de l'île de Montréal. Il était aussi un gars intensément impliqué dans l'industrie musicale indépendante.

### **Underground un jour, underground toujours!**

La vie dans l'underground, les putois la connaissent. C'est dans ce milieu qu'ils ont évolué et c'est la relève de ce milieu qu'ils tentent d'assurer avec Indiqua, leur compagnie de disques. Je leur demande ce qu'ils pensent des

radios commerciales. Réaction vive d'Alain: «C'est d'la SCRAPE de A à Z, ç'a tout le temps été de la scrape pis ça va rester de la scrape... une gang de corrompus, sti!». Autre réaction vive, cette fois-ci de la part de Joe: «C'est de la scrape pis entendre du Grimskunk entre deux tounes de scrape euh... non pas pantoute!». Un rire éclate dans la salle quand Joe et Alain nous lancent ces deux répliques. J'oserais dire qu'il s'agit d'un rire de soulagement. Les poules ont le temps de se faire des prothèses dentaires avant qu'on entende *Dead and Violence* ou *Silverhead* à CKOI.

### **Retour à l'escalier de béton**

9h 30. Il est l'heure pour Alain et Joe d'aller rejoindre leurs compères et de monter sur la scène du Granada. Dans la petite salle, près de sept cent personnes les attendent. Les gars de Grimskunk sont confiants, ils savent qui ils sont et d'où ils viennent. Alain a les chevilles bien réchauffées, Joe est bien concentré, c'est un autre grand show qui s'annonce: le grand show d'un grand groupe.

## **Rencontre avec un futur globe-trotter...**

Le 27 décembre 1998, Charles Perreault, étudiant au cégep du Vieux Montréal en sciences humaines, partait pour un mois en stage, vers un endroit qui allait le marquer le restant de ses jours. C'est dans le cadre du profil Optimonde, qui vise à sensibiliser les étudiants sur la situation des pays du Tiers-Monde, que Charles, et d'autres étudiants, s'apprêtaient à vivre une expérience incroyable : celle de séjourner un mois à Oaxaca, au Mexique, plus précisément à San Lorenzo, un petit village isolé du reste du monde.

Jeune homme cultivé, toujours un livre à la main, Charles ne se lasse pas d'en apprendre davantage sur la situation culturelle et le mode de vie des gens d'autres pays. Lorsque Charles a dit, au tout début de l'entrevue, «J'aime bien essayer de comprendre la situation de chaque pays et connaître assez bien son histoire pour être capable d'expliquer cette situation, qu'elle soit politique, économique ou sociale», j'ai pu remarquer que se trouve en lui une insatiable curiosité. C'est avec les yeux pétillants et une gestuelle exprimant son attachement et sa passion pour San Lorenzo qu'il répondait à mes questions, moi qui, comme n'importe qui l'aurait fait, était totalement suspendue à ses lèvres, le récit de son voyage étant tellement impressionnant à entendre.

Vivre dans de pareilles conditions pour nous, Nord-Américains, est difficile à concevoir et pourtant, paraît-il que certaines personnes sont capables d'y survivre et d'en garder un bon souvenir. «Bien sûr, tout le monde peut faire ça, mais ce n'est pas tout le monde qui réagirait de la même manière», a précisé Charles lorsque je lui ai demandé si ce genre de voyage était possible pour toutes les catégories de gens. Il n'est pas étonnant que Charles, grand solitaire, ait adoré son expérience, même si certains moments lui ont semblé plus difficiles.

Coucher sur du maïs avec les puces qui vous accompagnent durant toute la nuit, manger des fèves au lard trois repas par jour, se laver dans une petite rivière infestée d'êtres vivants jusqu'alors inconnus et communiquer avec des gens qui parlent «zapotèque» et un peu l'espagnol, c'est tout un changement culturel! Charles, cependant, s'adapte plus facilement que bien d'autres ne le feraient. La monotonie lui fait peur et c'est une des raisons pour lesquelles un changement, qu'il soit petit ou gros, ne lui cause aucun problème. À le regarder et à l'entendre parler, on constate qu'un rien lui suffit pour mener une existence heureuse. Rien ne semble le déranger, surtout pas les idioties sur lesquelles s'acharnent la plupart des gens. Il remarque sans cesse que les gens s'en font beaucoup trop avec des choses qui, selon lui, sont totalement insignifiantes. On entend souvent dire que nous sommes ancrés dans le cercle vicieux de la surconsommation... Paraît-il qu'il y a une exception à toutes les règles! Bref, disons que l'importance que prend le côté matériel dans la vie de Charles est assez maigre merci.

Lorsque je lui ai demandé s'il était prêt à retourner à Oaxaca, demain matin, il m'a répondu «Oui! Sans aucune hésitation!». Cependant, au moment où j'écris ces lignes, ce futur globe-trotter est bien loin d'ici. Il compte rester un an loin du Québec, afin de faire le tour des pays d'Europe et d'Asie, qu'il voit en images et dont il entend parler depuis des années. À bien y penser, c'est en rencontrant quelqu'un comme Charles que l'on se rend compte de l'importance que l'on accorde à des choses peu importantes. En l'écouter nous parler de son voyage au Mexique, nous réalisons à quel point nous sommes, pour la plupart, bien plus choyés que nous le pensons. Bref, parler avec Charles, c'est remettre en question ses valeurs, sa façon de voir le monde. C'est prendre du recul pour s'analyser. C'est réfléchir.

## **Jean Roy, au rythme de l'information**

Dans les chics bureaux de la Presse canadienne, l'atmosphère est frénétique. L'histoire des camionneurs, qui ont pris les routes en otage, bat son plein. On entend le bruit des claviers d'ordinateurs, les sonneries des téléphones et les nouvelles télévisées sur les écrans de la salle de rédaction. Les journalistes courent ici et là, entre deux gorgées de café. Jean Roy, le directeur de l'information de cette grande agence de presse, reste maître de la situation. Il multiplie les réunions avec ses collègues et son horaire paraît drôlement chargé, mais il semble plutôt amusé par la situation. Pourtant, il a beaucoup à faire, car sans lui, les journalistes ne sauraient plus où donner de la tête.

Directeur de l'information depuis exactement quinze mois, Jean Roy joue un rôle essentiel à la Presse canadienne. En effet, il doit coordonner la salle de rédaction. C'est donc lui qui décide de ce qui doit être couvert, qui assigne les journalistes aux nouvelles et qui édite les textes écrits. Il est responsable d'une cinquantaine de photographes et de journalistes, éparpillés entre les bureaux de Montréal, de Québec et d'Ottawa. Jean Roy aime son métier: lorsqu'il en parle, on comprend facilement l'histoire d'amour qui existe entre lui et le journalisme. Ce n'est pas un travail, mais une passion.

Tout jeune, il savait que l'information l'intéressait. Quelques années plus tard, il s'inscrit au programme Art et technologie des médias au cégep de Jonquière. Après cette technique, il décide de ne pas entrer directement sur le marché du travail, mais plutôt d'aller se spécialiser à l'université dans un domaine qui convient parfaitement à son profil: les sciences politiques. Âgé de 25 ans, il débute ensuite dans le milieu journalistique au bas de l'échelle. Il s'installe à Thedford Mines pour travailler dans un petit hebdomadaire régional. C'est là qu'il apprend réellement le métier. Ils n'étaient que deux journalistes pour construire le journal de A à Z. Cinq ans plus tard,

il obtient un poste à *La Tribune* de Sherbrooke où sa polyvalence lui permet d'être à la fois journaliste généraliste et directeur de l'information. Son nom commence à être reconnu et la Presse canadienne l'engage à titre de journaliste politique et directeur de l'information. Trois ans plus tard, il se retrouve au *Journal de Montréal*, cette fois comme adjoint au directeur de l'information. Aujourd'hui, il est de retour à la Presse canadienne.

Jean Roy admet que la pression est forte dans le milieu, surtout avec un poste comme le sien. Comme il l'explique, les textes de l'agence de presse montréalaise peuvent parfois se retrouver au niveau international, puisqu'il y a une entente avec les agences Associated Press (américaine) et Reuters (européenne). Les journalistes ne peuvent se permettre de manquer un seul événement; ils doivent être à l'affût de toutes les nouvelles, 24 heures sur 24. C'est grâce à leur travail si les journaux quotidiens ne sont jamais pris au dépourvu. S'ils ne peuvent couvrir un événement, ils utilisent les articles de la Presse canadienne. Comme l'explique Jean Roy: «Nous sommes un peu comme le gardien de but, nous devons toujours être là pour arrêter la rondelle.» La pression est d'autant plus grande, puisque c'est lui qui décide de ce que les journalistes doivent couvrir. Rares sont les moments où il peut se détacher complètement de son métier. Le sourire en coin, il se rappelle une histoire qui illustre bien son train de vie. C'était un certain soir du 31 décembre, vers deux heures du matin, lorsque la fête avait été légèrement perturbée: «Nous revenions d'un party pour fêter la fin de l'année et j'ai reçu un appel d'urgence. Une avalanche avait enseveli une école dans le Grand Nord et il fallait couvrir cette nouvelle. Il fallait trouver l'avion pour se rendre sur les lieux, retracer les journalistes et les photographes qui fêtaient quelque part... Après vingt minutes et une vingtaine d'appels, nous étions prêts. Aucun journal n'avait pu se déplacer, alors c'était vraiment notre mandat de couvrir cet événement.» De l'action, il n'en manque pas dans le

monde de l'information et c'est l'aspect de son travail que Jean Roy préfère par-dessus tout. Les histoires d'envergure et les imprévus sont toujours les bienvenus puisqu'il s'agit là de stimulants hors pair.

Pour être bon dans le métier, Jean Roy explique qu'il faut avoir l'esprit ouvert, un bon jugement, être polyvalent et aimer le domaine de l'information. Pour lui, ce n'est pas un problème. Même après vingt ans dans les médias, il est toujours passionné et il garde le feu sacré: «Le matin quand je me lève, je suis heureux d'aller travailler, je me considère encore en stage payé.» Ses projets d'avenir? Il n'en sait rien, il vit au jour le jour, au même rythme que l'information, et il ajoute: «Les journalistes n'aiment pas connaître leur vie, ils aiment l'imprévu.»



## La disquette pleine mais la batterie vide!

Pénélope McQuade est une femme très active. Elle est partout en même temps. Elle est chroniqueuse culturelle à l'émission *Salut Bonjour*, anime l'émission *Cyberclub* et écrit pour deux revues. Elle est une de ces personnes qu'on ne peut qu'adorer ou détester, elle est entière. Mais lorsqu'on la rencontre, on ne peut qu'aimer cette *columnist*, comme elle s'appelle elle-même.

Le cheminement de Pénélope McQuade n'est pas ordinaire. Fille d'un chroniqueur culturel, elle fut plongée dans ce milieu dès sa jeune enfance. Pourtant, elle ne désirait pas du tout faire ce métier. Plus jeune, elle désirait être photo-reporter de guerre. Peu conventionnel pour une Québécoise ! C'est en Lettres et communication qu'elle entra au cégep. Elle étudia par la suite à l'UQÀM, en communication. Bachelière, elle se vit offrir un poste de chroniqueuse à Radio-Québec quelques jours après sa sortie des bancs d'école pour l'émission *Service compris*. Elle fut ensuite engagée par le réseau TVA pour être chroniqueuse à l'émission *Bla Bla Bla*. Parallèlement, elle anima l'émission de consommation automobile *AutoMag Plus*. Puis, elle remplaça un chroniqueur culturel à l'émission *Bon Dimanche*. Elle eut immédiatement la piqûre du métier, même si elle s'était presque juré de ne pas suivre les traces de son père. Puis, elle fit du remplacement à l'émission *Salut Bonjour*, toujours en tant que chroniqueuse culturelle. Elle y est maintenant depuis quatre ans, à plein temps.

Elle ne sera toutefois plus de l'équipe matinale de *Salut Bonjour* à partir de l'an prochain. La fatigue aura eu raison de cette jeune femme pourtant dynamique. «C'est l'horaire. [...] C'est très difficile du point de vue social. J'ai l'impression de travailler tout le temps. [...] Je devais quitter en juin dernier, mais le cordon ombilical était beaucoup trop dur à couper avec l'équipe.» Elle doit en effet se lever tous les matins vers quatre heures

et elle ne se couche que très rarement avant minuit. Pour réussir à survivre, elle dort l'après-midi. Elle reçoit en général près d'une centaine de fax et de lettres par jour pour des événements culturels à couvrir. En soirée, elle assiste à quelques-uns de ces événements et écrit immédiatement le texte qu'elle livrera le jour suivant devant les caméras. «Je ne connais pas d'autres personnes qui travaillent comme ça. [...] Avant, je rentrais à trois heures et demie et j'écrivais mon texte, mais je me suis rendu compte que j'étais beaucoup plus productive le soir que je ne l'étais le matin.»

Malgré son air de fonceuse, Pénélope McQuade est timide. C'est justement son métier qui lui a donné beaucoup de confiance en elle. Il lui a également permis de corriger sa maladresse. «Ça sortait tout mal et j'avais l'air bête. Ce n'était pas ça du tout, c'était de la timidité.» Elle est maintenant une chroniqueuse culturelle admirée à qui personne ne pourrait refuser une entrevue, excepté Garou. «Il veut crissement (sic) rien savoir de moi.» Lors de sa première chronique sur *Notre-Dame-de-Paris*, elle aurait trop parlé de Bruno Pelletier et pas assez de lui. Toutefois, ce métier lui aura donné la chance de rencontrer des personnalités simples et calmes qu'elle admire, comme Pierre Lebeau, le méchant des *Boys* et de *Matroni et moi*, Sandrine Bonnaire, du film *Est-Ouest* et particulièrement Gabriel Arcand, un grand comédien québécois. Toutefois, elle déplore le fait que les critiques ne sont pas assez sévères au Québec. «La télévision [...] doit plaire à la majorité de la population. [...] Tout doit être aseptisé. On doit être incolore, insipide et inodore.»

Cette femme distraite à cause de sa disquette trop pleine, ou plutôt sa tête remplie, est toutefois fière d'elle et de l'endroit où elle est rendue. Elle ne sait pas ce qu'elle fera l'an prochain, mais l'animation l'intéresse. Et puis, comme elle le dit si bien, «Tout est possible maintenant!»

## Cinéma d'instinct

Si une chose passionne Paul Tana, c'est bien le cinéma, même si, lors de son enfance en Italie, ce n'était pour lui qu'un divertissement. À l'âge de onze ans, il immigré au Québec avec sa famille. L'apprentissage de la langue et l'intégration à la société québécoise ne sont pas simples et aisés. Il ne se sent ni Québécois, ni Italien. Il lui faudra attendre 1978, lorsqu'il retourne en Italie pour rechercher ses origines et se découvrir enfin «une âme de Québécois». Mais ce traumatisme fut pour lui le commencement de ses réflexions sur les thèmes du déracinement et la recherche de l'identité.

Ce qui l'intéresse avant tout en tant que scénariste – réalisateur, c'est d'écrire pour le cinéma, où plusieurs sens sont interpellés, comme la vue et l'ouïe. Tandis que le roman n'est qu'un divertissement à ses yeux, avec ses films il tient à rejoindre les réalités des immigrants et immigrantes. Il n'a jamais cessé de s'intéresser à l'inépuisable débat que suscite toujours son sujet de prédilection: l'immigration, «ou plutôt la part d'irrévocables et de constantes transformations qu'entraîne l'immigration», comme le démontrent bien ses films, de *Caffe Italia* à *La Déroute*. C'est un thème qui l'obsède, car, pour lui, c'est une transplantation, un empiètement de deux cultures et une cohabitation de deux univers complètement différents l'un de l'autre.

Un bon exemple de cet empiètement de deux cultures est le long métrage *La Sarrasine*, qui traite de Montréal au tournant du siècle lorsque c'était un lieu de passage pour une grande majorité d'immigrants. Par ignorance des coutumes des uns et des autres, des tensions, qui pouvaient parfois aller jusqu'au meurtre, étaient provoquées. Ramirez (coscénariste) et Tana sont tombés par hasard sur ce fait divers qui a fait la manchette des journaux au début du siècle, ce qui leur a inspiré l'histoire de *La Sarrasine*. Bien qu'il s'agisse d'un film d'époque, *La Sarrasine* reste un sujet encore très actuel, «car si le film parle du Montréal de 1904, c'est pour mieux

s'adresser au Québec d'aujourd'hui, en abordant des thèmes comme le métissage, les migrations, le déracinement et la tolérance.» Le tournage de ce film ne fut pas facile: il fallait transformer Montréal en ville d'époque et Paul Tana voulait recréer le pittoresque des rues commerçantes d'autrefois. En plus, il tenait beaucoup à l'authenticité des dialogues: il a donc fait venir quelques acteurs d'Italie et a tourné en anglais, en français et en italien, préférant ajouter des sous-titres, ce qui était tout un défi! «Ce qui m'intéressait vraiment, dans *La Sarrasine*, c'était de raconter à la fois les aspects positifs et négatifs de l'immigration, car il s'agit toujours d'une double expérience: celle de la mort d'une chose et celle de la naissance d'une autre.»

Dans son film *La Déroute*, il nous ouvre une fois de plus les portes de l'univers des Italo-Québécois. C'est l'histoire d'un homme qui vit un conflit de générations avec sa fille, qui est à cheval entre deux cultures, qui a peur d'être oublié et veut laisser sa trace. Ce n'est pas un film *politically correct*, car les regards que posent les immigrants sur les Québécois peuvent paraître cyniques et stricts. On n'est pas censé parler de ces choses-là «mais à ne jamais dire les choses, on ne les dépasse jamais non plus» dit Paul Tana.

Monsieur Tana, qui est aussi professeur à l'université, est conscient de la difficulté que traverse le cinéma québécois, mais contrairement à plusieurs autres collègues cinéastes, il n'a jamais accepté les offres de tournage pour le petit écran: «Pour donner le meilleur de moi-même, il faut que le scénario me passionne. Je suis peut-être un idéaliste...»

# EXTRAITS D'ENTREVUES



## **La plus sympathique des humoristes!**

Lise Dion est probablement l'humoriste la plus aimée du Québec. Fière de suivre la trace de ses prédécesseurs, elle renouvelle pourtant l'humour en y ajoutant une petite touche bien à elle. Je me suis entretenue avec cette sympathique dame, qui s'est révélée beaucoup plus posée et réfléchie que l'on pourrait croire.

### **Lise, tu as une formation en théâtre, pourquoi as-tu choisi de devenir humoriste au lieu d'être comédienne?**

Parce que ça ne marchait pas du tout au théâtre! (Rires) Tu vois, j'ai fait un an au Conservatoire Lasalle pour adultes parce que j'étais trop vieille pour faire l'École nationale de théâtre. C'est une école renommée, mais il faut avoir moins de 25 ans je crois pour y accéder, alors je suis allée au Conservatoire. Je choisisais des textes très dramatiques, en me disant que j'apprendrais mieux, mais le problème, c'est que tout le monde riait quand je jouais! (Rires) Les profs m'ont dit que ça marcherait mieux pour moi en humour. J'ai oublié ça pendant un bout, à peu près un an, puis j'ai commencé à aller aux *Lundis Juste pour rire* au Club Soda. J'en parlais aux autres humoristes et ils m'ont dit que je devrais tenter ma chance. C'est à ce moment-là que je suis montée sur scène pour la première fois: j'ai eu la piqûre!

### **Y a-t-il eu des moments où tu étais totalement découragée face à ce métier, face à ton avenir?**

Chaque année, il y a eu des moments où j'étais totalement découragée, où je voulais tout laisser tomber. Je cherchais un emploi ailleurs, ça a été ma période «carrières et professions» du journal *La Presse*! (Rires) Mais il y avait toujours un contrat à la dernière minute qui me faisait changer d'idée. Mon but, c'était d'être capable de nourrir mes enfants et ce n'est pas en faisant

ma drôle que je pouvais payer mon loyer. Tu sais, j'ai travaillé au Dunkin jusqu'en 1993 pour m'assurer de bien prendre soin de mes enfants. Je cherchais un autre emploi parce que je ne voulais pas finir ma vie là!

**As-tu déjà douté de ton talent?**

Souvent! Très souvent! Une chance que mon entourage était là pour me remonter le moral. Surtout Daniel, mon conjoint, que j'ai connu en 1994. Il m'a soutenue, il a toujours été là pour me «booster». Mado aussi. C'est ma meilleure amie depuis 27 ans et elle n'a jamais cessé de m'encourager. Ils m'ont aidée à corriger mes défauts et à m'améliorer.

**Y a-t-il des gens du métier auxquels tu voues une admiration particulière?**

Ah! oui, ça c'est sûr. Toute la première grande vague d'humoristes, comme Clémence Desrochers, Yvon Deschamps, Daniel Lemire, Claude Meunier; ils sont tous des mentors du métier. J'espère pouvoir un jour atteindre la même crédibilité qu'eux.

**Contrairement à beaucoup d'humoristes, tu as débuté ta carrière assez tard, à 31 ans. Est-ce que tu crois que ton succès aurait été différent si tu avais été découverte plus jeune, disons à 20 ans?**

Ah oui, ça c'est certain. Je crois que mon succès n'aurait pas été si gros. C'est mieux de prendre son temps, d'y aller tranquillement, pour être sûr de soi. Ça donne de meilleurs résultats. Ma carrière d'humoriste était déjà commencée depuis longtemps quand j'ai fait mon premier show, j'étais déjà assez connue des gens pour que ça marche. À 20 ans, ce n'est pas tout le monde qui te connaît, ce n'est pas facile de monter un spectacle quand tu es totalement inconnue. Il vaut mieux s'assurer que tout soit parfait en prenant son temps que de se dépêcher et de tout rater.

**Maintenant que tu es quelqu'un de connu, aimerais-tu, un jour, jouer au petit et au grand écran dans des rôles non humoristiques ?**

Oui, ça serait amusant mais ça fait longtemps que je n'y rêve plus. Je vais bientôt jouer dans un film, un court métrage, mais je n'espère pas faire carrière au cinéma. J'avais déjà essayé, mais ça n'avait pas marché dans le temps; je ne vois pas comment j'aurais tout d'un coup plus de talent qu'avant ! (Rires) Tant mieux si ça marche pour ce petit film-là, mais moi, ce que j'aime, c'est faire rire le monde.

**Tu as été collaboratrice à plusieurs émissions de télé et de radio. Aimerais-tu avoir ton propre show dans un de ces médias ?**

Pas tout de suite. J'ai eu des offres que j'ai refusées. J'ai 44 ans et je veux monter d'autres spectacles avant de passer à autres choses. Quand tu es à la télé, tu ne peux pas te retirer au bout d'un an pour aller en tournée et revenir plus tard. Il faut que tu t'y investisses pour des années, et moi je veux continuer à faire des spectacles. Je vais finir de présenter mon premier show en février 2000 et après une pause, je vais commencer à écrire un deuxième spectacle.

**À part l'écriture de ce prochain spectacle, as-tu d'autres projets qui t'attendent ?**

Eh ! bien, les organisateurs des Oliviers m'ont demandé d'animer le gala pour une seconde fois et j'ai bien sûr accepté. Ça me fait énormément plaisir de l'animer parce que c'est directement lié au métier que j'exerce. Je suis aussi porte-parole de la campagne antiviolence du Québec, qui m'amène partout dans la province, et... (hésitations), me reposer, beaucoup, et souvent ! (Rires)



Philippe Kazinevich

## **Entrevue avec Charles St-Germain**

Charles St-Germain est un jeune de 17 ans qui va dans une école publique comme n'importe quel jeune de son âge. Cependant, il est différent, il est en chaise roulante, mais n'allez pas croire que cela l'arrête. Charles est un jeune avec des rêves, des ambitions et surtout des passions.

**Charles, pourrais-tu me donner le nom de ta maladie et m'expliquer ce que c'est ?**

Ma maladie se nomme spina-bifida, c'est une malformation de la colonne vertébrale que j'ai depuis ma naissance.

**Cette maladie provoque un handicap des jambes, mais malgré ça, es-tu capable de marcher ?**

Oui, je peux marcher un peu, mais difficilement et avec des béquilles. Disons que je préfère être en chaise.

**Je sais que tu as eu plusieurs opérations, peux-tu me dire combien et m'en donner quelques exemples ?**

J'en ai eu environ une quarantaine. Ma dernière opération en était une pour ma scoliose, j'avais la colonne vertébrale qui bifurquait un petit peu et ils l'ont redressée. L'opération était longue et délicate, elle a duré douze heures.

**Je sais que tu as déjà failli mourir, est-ce que cela a changé ta façon de voir la vie ?**

Non pas vraiment, seulement, lorsque j'ai appris cela, j'ai eu des hallucinations durant les trois semaines suivantes.

**Des hallucinations? Peux-tu m'en donner un exemple?**

Quand je montais les escaliers chez moi, j'avais peur de tomber, de débouler les marches. Mais ces choses-là me sont arrivées parce que j'ai été dans le coma pendant deux semaines justement à ma dernière opération.

**J'imagine qu'avec ton handicap tu es obligé de faire certaines choses et il doit y en avoir qui te sont interdites?**

Puisque je porte des couches, car j'ai des problèmes d'incontinence, je dois recevoir des soins toutes les quatre heures. C'est sûr que je ne les reçois pas chaque fois qu'il le faudrait: il m'arrive donc d'être mouillé. J'ai aussi des antibiotiques à prendre tous les matins, de l'oxybutynine et l'apo-sulfatrimbs et tous les matins encore, mes parents doivent me faire un toucher rectal pour m'enlever mes selles. Je ne peux pas boire trop de bières, sinon je vais être mouillé et je ne peux surtout pas fumer du pot parce que je pourrais «revirer légume».

**As-tu un modèle, une idole qui t'aide à accepter le fait que tu ne puisses utiliser tes jambes?**

Il y a André Viger, à cause de sa détermination, son attitude, surtout parce qu'il vit sa vie comme il la vit.

**Je sais que tu fais également de la bicyclette. Aimerais-tu faire de la compétition?**

Oui, d'ailleurs je me suis fixé comme objectif d'aller au Défi sportif l'année prochaine pour faire la compétition avec ma bicyclette à pédales à main.

**As-tu des grands rêves, je sais que la Fondation Rêve d'enfants t'a abordé pour réaliser un de tes rêves?**

Je vais à New York en septembre prochain voir les *MTV Music Awards*.

**Il y a certaines activités que tu ne peux faire mais tu dois avoir trouvé autre chose à faire?**

Oui, j'aimais jouer au basket-ball, j'aime encore jouer mais un petit peu moins; j'ai perdu le goût depuis deux ans.

**As-tu joué dans une équipe?**

Oui, j'ai joué pour le Minikami de St-Hyacinthe et pour le Génie sport de Montréal.

**Maintenant tu te passionnes pour le vélo?**

Oui, il m'arrive d'en faire pendant huit heures consécutives les fins de semaine. Je pars le matin et je reviens le soir.

**As-tu des activités autres que sportives?**

Oui, je joue de la clarinette. Plus tard, j'aimerais devenir clarinettiste ou encore traducteur parce que j'ai du talent pour les langues. Je parle le français, l'anglais et un petit peu le langage des sourds, mais ma vraie passion est la musique.

Charles, je te remercie et je te souhaite bonne chance dans ta vie et dans tes rêves.

## **Entrevue avec Sylvie Bernier**

Je suis allée, le 13 octobre dernier, interviewer la championne olympique Sylvie Bernier alors qu'elle terminait sa chronique hebdomadaire à *Salut Bonjour*. Très nerveuse, après avoir été interpellée par le gardien de sécurité, j'ai installé le magnétophone et on a commencé l'entrevue. On a d'abord parlé de sa victoire aux Jeux de Los Angeles, mais le point sur lequel je voulais plus particulièrement m'attarder, c'est sa carrière à la télévision ou, devrais-je dire, ses carrières.

**Sylvie, vous avez participé aux Jeux olympiques de Los Angeles en 1984 et vous y avez remporté l'or à la tour de trois mètres en plongeon. Comment se sent-on lorsqu'on vient de recevoir une médaille qui nous consacre la meilleure au monde dans une discipline olympique ?**

C'est comme si on m'avait enlevé 100 livres des épaules ! Ça faisait 13 ans que je m'entraînais, mais durant les deux dernières années, je ne vivais que pour ça. Une fois que ça a été terminé, j'ai dit : « Bon, je peux enfin respirer ! » Je dirais aussi que j'avais le sentiment du devoir accompli. J'étais fière de ce que j'avais fait !

**Dites-moi ce que ça vous a apporté dans les deux années qui ont suivi votre victoire ?**

Un tourbillon ! Je dirais même un ouragan ! Premièrement, j'étais inscrite à l'Université Laval en diététique. Je suis allée à deux cours en un mois ! J'étais demandée dans toutes sortes de congrès et de conférences, pour des entrevues à la télévision et à la radio. J'ai dû quitter l'université. J'ai fait beaucoup d'activités promotionnelles et de contrats commerciaux. J'avais, en quelque sorte, perdu le contrôle de ma vie. Tout se déroulait tellement rapidement. À chaque jour, je me rendais dans un endroit différent pour faire des choses différentes.

**Après votre victoire, vous avez été couronnée «Athlète canadienne féminine de l'année 1984». Qu'est-ce que ça représentait?**

C'est une reconnaissance du milieu sportif. On l'apprécie toujours parce que ça vient de ses pairs, des journalistes sportifs et des entraîneurs. C'est sûr que j'avais l'estime du public, mais être reconnue par son milieu, c'est toujours très valorisant. En plus, j'avais pris ma retraite tout de suite après les Jeux, donc je savais que c'était ma dernière chance d'être reconnue par ces gens-là.

**Pour quelles raisons avez-vous pris votre retraite?**

J'avais fait en quelque sorte «le grand chelem» du plongeon. J'avais 20 ans et je venais de gagner les Olympiques. Je me disais «Est-ce que je suis prête à poursuivre mon entraînement 35 heures par semaine et redescendre tranquillement la montagne?» Je préférais rester en haut. J'étais prête à investir dans autre chose.

**Vous prenez, à l'heure où on se parle, des cours à l'université. En quoi étudiez-vous?**

Ça fait 15 ans que j'essaie de compléter mon baccalauréat, mais j'ai toujours dit que la persévérance nous amenait à atteindre nos objectifs. J'étudie en administration et en marketing. Je ne sais pas dans combien de temps je vais le terminer, mais en fait j'étudie par plaisir et pour apprendre.

**Vous êtes très impliquée avec l'Association pulmonaire du Québec, spécialement dans le domaine de l'asthme, car vous êtes son porte-parole.**

Oui, parce que je suis asthmatique depuis l'âge de sept ans. Évidemment qu'au fil des ans, j'ai eu à surmonter toutes sortes d'épreuves. Mon but, c'est de donner un message d'espoir aux enfants. Ce n'est pas parce qu'on est asthmatique qu'on doit se priver de faire des activités.

**Dans le même ordre d'idées, vous avez déjà animé une émission sur la santé qui s'appelait *Qui vive* avec Réjean Léveillé. Avez-vous aimé l'expérience et quel était le concept de l'émission ?**

J'ai adoré l'expérience parce que j'ai toujours aimé le domaine de la santé. Avec Réjean Léveillé, on touchait à tout. C'était vraiment très varié. On parlait de la maladie, de la santé au Québec, du système hospitalier, des problèmes respiratoires, des polytraumatisés, des urgences au Québec: tout ce qui concerne tout le monde finalement! On était dans le feu de l'action, c'est-à-dire que les tournages se faisaient dans les hôpitaux, etc. C'était une très belle expérience!

**Vous animez *Fort Boyard* avec Guy Mongrain. Voyagez-vous beaucoup à cause des tournages ?**

Contrairement à ce que les gens peuvent penser, les tournages se font en six jours. On enregistre deux émissions par jour et tout est complété. Je quitte habituellement à la fin juin et je reviens au début de juillet. On est là-bas au maximum 10 jours en comptant les journées de transport. Sur le plateau, l'esprit d'équipe est très présent. Guy et moi, on est comme deux vieux «partners».

**Comment vous sentiez-vous lorsque vous avez remplacé Marie-Soleil ?**

C'est certain que la première année, j'avais à chausser de grosses chaussures et je dirais que j'étais beaucoup plus à l'aise la deuxième année. En même temps, j'avais dit clairement à tout le monde que je n'étais pas là pour remplacer Marie-Soleil, je continuais simplement le travail qu'elle avait commencé. C'est sûr qu'il y avait beaucoup d'émotions la première année, pour tout le monde. En même temps, je pense qu'on fait les choses avec respect et que Marie-Soleil sera toujours au fort. C'est la première personne à qui on pense quand on s'y rend.

**En terminant, vous avez trois petites filles. Comment réussissez-vous à gérer votre temps entre vos nombreuses activités et votre famille ?**

Le secret, c'est la discipline et l'organisation. J'ai été chanceuse d'apprendre ça depuis que je suis toute petite avec l'entraînement et les études que je n'ai jamais laissées. J'ai appris rapidement à gérer mon temps. Chaque minute est bien comptée pour me permettre de passer du temps de qualité avec mes enfants. C'est sûr qu'il y a des journées où je ne suis pas là du tout mais je m'organise habituellement pour passer quatre jours par semaine avec mes filles. Je m'organise pour être toujours là pour les devoirs et les dîners. J'ai un horaire chargé mais ma priorité, ce sera toujours mes enfants.

**CŒUR DOUBLE**, numéro 16, décembre 1999  
Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

**CŒUR DOUBLE** est une publication du CANIF, le  
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.  
© Tous droits réservés.

Dépôt légal: mars 1991  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:  
Centre de production de l'écrit du CVM (4056)

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible sur Internet :  
[www.cvm.qc.ca](http://www.cvm.qc.ca)

Renseignements: le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

**Canif**



**LA FONDATION**  
du cégep du Vieux Montréal



**Gabriel Allard**

**Philippe Archambault**

**Évelyne Brouillard**

**Valérie Caron**

**Josée Déry**

**Anaïs Descarie-Daigneault**

**Philippe Kazinevich**

**Valérie Lafrance**

**Véronique Martel**

**Amélie Perreault**

**Ophélie Sylvestre**